

VIOLENCE OUVRIÈRE CONTRE VIOLENCE  
PATRONALE

---

## L'Affaire Mac Namara

---

Le 1<sup>er</sup> octobre 1910, l'immeuble occupé par le journal *The Times*, de Los Angeles, était détruit par une explosion, et 21 ouvriers étaient tués. Le général Otis, propriétaire de ce journal et ennemi invétéré du travail organisé, accusa aussitôt les Unions professionnelles d'avoir provoqué cet attentat. Les leaders des Unions, d'accord avec les socialistes et les révolutionnaires, nièrent que l'explosion eût été causée par la dynamite, comme Otis l'affirmait, et soutinrent qu'elle était due à une fuite de gaz. Cette explication fut confirmée par de nombreux experts spécialistes. Dans la discussion plutôt aigre et très générale qui suivit, la ligne de démarcation des classes se manifestait ainsi : d'un côté on disait : dynamite et attentat contre le capital; de l'autre on disait : gaz et conspiration contre le travail.

L'excitation s'accrut quand, en avril 1911, John J. Mac Namara, secrétaire de l'Union des Charpentiers en fer et Constructeurs de ponts, son frère, James B. Mac Namara, et Ortie Mac Manigal étaient arrêtés, comme auteurs de l'attentat, à 5.000 kilomètres de Los Angeles et ramenés dans cette ville, en violation flagrante des lois d'extradition d'Etat à Etat. Le mouvement ouvrier américain tout entier fit entendre une véritable clameur d'indignation et il se prépara aussitôt à une résistance énergique. William Haywood et quelques autres militants, en commun avec les I. W. W., propo-

sèrent de déclarer la grève générale le jour de l'ouverture des débats; mais leur proposition ne fut pas adoptée.

A peine arrêté, Mac Manigal avoua avoir participé à toute une série d'attentats, mais ses déclarations restèrent sans effet, car on le considéra tout de suite comme l'instrument de la police.

Les organisations ouvrières réunirent rapidement, par souscription, des milliers de dollars, et confièrent leur défense au meilleur avocat des Etats-Unis. Tout faisait prévoir une bataille judiciaire supérieure encore en intérêt dramatique à celle qui avait été livrée plusieurs années auparavant pour arracher, des griffes de la justice, Moyer, Haywood et Pettibone, arrêtés et poursuivis dans les mêmes conditions.

A Los Angeles même, la situation devint extrêmement tendue. Depuis plusieurs années, la lutte entre patrons et ouvriers était particulièrement intense dans cette ville. Les patrons avaient décidé de briser toutes les Unions de l'Etat de Californie et, après avoir anéanti celles de Los Angeles, ils comptaient s'attaquer à celles de San-Francisco, très solidement organisées. L'affaire Mac Namara ajouta encore à l'âpreté de la lutte et on peut dire que l'antagonisme des classes se manifesta avec une violence qu'aucune ville d'Amérique n'avait connue jusqu'à ce jour.

L'élection du maire de Los Angeles devait avoir lieu vers la même date que le procès et les socialistes, prompts à profiter des occasions, avaient fait de l'affaire Mac Namara la plate-forme de leur campagne électorale. Ils disaient que leur victoire équivaldrait à un acquittement populaire des deux frères et serait une réplique si précise aux poursuites que les capitalistes ne pourraient en ignorer la signification. Les socialistes identifèrent leur campagne électorale avec le procès à un point tel que l'*American Federation of Labour*, qui est, en grande majorité, fortement opposée aux socialistes fut obligée de soutenir le candidat socialiste à Los Angeles, chose inouïe et qu'on n'avait encore jamais vue. Le mouvement socialiste fit, dans ces conditions, de rapides progrès et semblait presque assuré de l'élection de son candidat.

Le procès commença, suivi avec intérêt et passion. Le choix des jurés seul demanda six semaines. Soudain, trois jours avant l'élection, la nouvelle se répand que les Mac

Namara ont avoué : John J. Mac Namara se reconnaissait coupable d'avoir dynamité l'usine Llewellyn et James B. Mac Namara se reconnaissait l'auteur de la destruction de l'immeuble du *Times*.

Tandis que les journaux capitalistes triomphaient bruyamment de cet aveu inespéré, la consternation, la surprise et la stupeur s'emparaient du mouvement ouvrier. On demandait maintenant, de ce côté, que les Mac Namara soient exécutés comme traîtres à la classe ouvrière.

Les leaders ouvriers conservateurs et les socialistes rivalisaient d'ardeur à décliner toute responsabilité dans les attentats commis. Puis ils recherchèrent les causes des aveux. Les socialistes déclarèrent qu'ils s'étaient produits trois jours avant l'élection uniquement pour déterminer l'échec de leur candidat — qui fut en effet battu à une grosse majorité. Ils accusèrent l'avocat Darrow de les avoir trahis.

Darrow, qu'on dit anarchiste, expliqua que le cas de ses clients ne laissait plus d'espoir et qu'il avait acquis la conviction que la seule chance qu'ils avaient de sauver leur vie était de se reconnaître coupables. Il craignait, s'il avait attendu que l'élection ait eu lieu, de ne plus pouvoir traiter avec le gouvernement. Les preuves contre les deux frères étaient telles qu'il fallait agir sans délai. •

Les socialistes l'accusèrent alors d'avoir escroqué sciemment 250.000 francs aux ouvriers, puisqu'il savait que le cas était désespéré. On disait aussi que l'arrestation d'un des secrétaires de Darrow, pour tentative de corruption d'un juré, pouvait avoir provoqué les négociations, car Darrow lui-même avait été menacé d'arrestation pour complicité.

Lincoln Steffens, journaliste bien connu, apprenant la situation désespérée des Mac Namara et connaissant le désir de Darrow d'arriver à un arrangement avec les autorités, vit dans tout cela matière à articles sensationnels et un bon moyen pour se mettre au premier plan. Il se chargea d'arranger l'affaire, alla voir les patrons les plus influents de la ville, de façon à préparer l'accord entre l'avocat général et la défense. Il déclara que l'arrangement avait été conclu de bonne foi entre les représentants du capital et du travail, qui désiraient mettre fin à leur lutte fratricide, et que c'était la seule solution sage et possible de cette affaire. Mais le

prolétariat américain, si ignorant qu'il soit, refusa de croire cette histoire et Steffens fut vigoureusement exécuté comme un intrigant.

Les Mac Namara, dans un plaidoyer pitoyable adressé à la classe ouvrière, s'excusèrent de l'aveu auquel ils avaient été contraints et d'avoir distrait inutilement pour leur défense l'argent recueilli par souscriptions. Ils disaient qu'ils y avaient été acculés, leur vie étant en jeu. Si les Mac Namara avaient été des révolutionnaires au lieu d'être de bons catholiques, peut-être n'auraient-ils pas évalué leur vie plus haut que l'intérêt du mouvement ouvrier.

Il faut dire, à leur avantage, qu'ils ont énergiquement refusé de se prêter aux manœuvres de la police, qui voulait leur faire déclarer qu'ils avaient eu des complices, de façon à pouvoir coffrer un certain nombre de militants. Une vaste enquête a été entreprise dans ce but, mais les Mac Namara ne seront pas appelés à témoigner. Ils ont été écroués à la prison de San Quentin (Californie) : John pour quinze ans et James à perpétuité.

Les journaux capitalistes exultent à propos de l'issue de cette affaire. Ils en augurent une période de réaction contre le mouvement ouvrier. Si les Mac Namara avaient été socialistes, leur coupe de joie serait pleine à déborder. Les socialistes, eux aussi, exploitent avec ardeur la situation. Ils montrent le cas Mac Namara comme un « horrible exemple » de la tactique d'action directe et la date à laquelle l'arrangement est intervenu comme une preuve évidente de la crainte que les victoires socialistes électorales inspirent aux capitalistes.

On peut toutefois se demander si cette affaire aura une influence réelle et durable sur le mouvement ouvrier. Le peuple américain est si habitué à entendre parler de crimes commis par les capitalistes que quelques-uns, venant de l'autre côté, ne s'émouvront pas outre mesure. Il est tellement gorgé d'événements sensationnels — c'est une spécialité de notre presse — que même l'affaire Mac Namara n'est pas de nature à retenir longtemps son attention. Déjà le lecteur ordinaire est fatigué de la voir mentionner chaque jour dans son journal et s'intéresse bien plus au crime tout frais ou au scandale d'un divorce mondain.

Les aveux des Mac Namara marquèrent la fin d'une période d'une des luttes économiques d'Amérique, une des plus remarquables et des plus intéressantes et qui dura sept années : celle de l'Union des Charpentiers en fer contre le gigantesque trust de l'Acier. Cette union était la seule de quelque importance que le trust n'avait pu briser. Toutes les autres, fidèles à la méthode des grèves partielles, des mouvements non généralisés avaient été anéanties par ce monstre industriel. La campagne que celui-ci avait entreprise contre les ouvriers organisés devait, dans le plan bien arrêté, être menée jusqu'au bout, coûte que coûte.

Ce que signifie une telle lutte ne peut être apprécié que par ceux qui ont suivi le trust de l'Acier dans la guerre à outrance qu'il a déclarée aux Unions syndicales ; guerre au cours de laquelle il rejette délibérément l'ombre même de la légalité et adopte les méthodes les plus violentes et les plus inhumaines pour réduire ses ouvriers au plus abject esclavage.

Devant ce monstre moderne disposant d'énormes ressources et usant de tactiques dépourvues de tout scrupule, l'Union des Charpentiers faiblissait chaque jour, ne pouvant soutenir un combat aussi inégal. C'est alors qu'elle commença à recourir aux moyens violents dont son adversaire lui enseignait l'exemple et que toute une série d'attentats à la dynamite faisant sauter les ponts et les hauts immeubles construits par des non syndiqués se produisit.

En 1905, la guerre était déclarée par l'*American Bridge Company* — une filiale du trust — qui embaucha des non syndiqués. Les ouvriers répondirent par la grève générale. L'année suivante, toutes les grosses entreprises se réunissaient et ne formaient plus qu'une vaste association. La lutte recommença de plus belle, l'association nouvellement formée ayant déclaré tout de suite qu'elle ne reconnaissait pas les Unions et se réservait le droit d'employer des ouvriers non syndiqués. L'Union des Charpentiers constata rapidement que les procédés de résistance habituels seraient sans effet contre une aussi formidable attaque. Elle usa de violence, comme le trust ; les ponts et immeubles construits par les non syndiqués sautèrent

et le point culminant de cette série d'attentats fut l'explosion qui détruisit les bureaux du journal *The Times*, à Los Angeles, et qui, seule, fit des victimes. James B. Mac Namara a déclaré que c'était tout à fait accidentellement et contre son intention. La charge de dynamite avait été calculée de telle façon que l'explosion devait seulement constituer un avertissement pour le propriétaire du journal le plus féroce-ment dévoué au trust et ne se produire que lorsque l'équipe de nuit serait partie. La bombe éclata prématurément et son pouvoir destructeur se trouva accru du fait d'une fuite de gaz qui se produisit dans le même temps.

Dans cette lutte tragique poursuivie âprement des deux côtés, nous pouvons trouver un épisode amusant dans la façon dont la plupart de ces attentats étaient signalés par le *Bridgeman*, organe officiel du syndicat. Une note est ainsi conçue : « La comète de Halley passa ici la nuit dernière et trouva les syndiqués au travail. » Une autre dit : « On a entendu ici, la nuit dernière, un bruit formidable qui a réveillé quelques personnes. »

On dit que John J. Mac Namara recevait de l'Union 5.000 francs par mois qu'il pouvait dépenser à sa guise, sans avoir à produire de justification et qu'il employa cet argent à la préparation des attentats. L'arrestation des Mac Namara est l'œuvre du détective Burns — un policier du genre de Pinkerton — qui opère pour le compte de l'Association patronale. On a la preuve certaine que Mac Manigal était payé par l'Agence Burns, même quand il participait aux attentats.

Une tentative est faite maintenant pour impliquer d'autres militants dans l'affaire; des ultra conservateurs, comme Gompers, sont eux-mêmes l'objet des suspicions de la police (1).

Quelle sera l'issue de toute cette affaire, il est bien difficile de le prévoir maintenant. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il est peu probable qu'elle ait une influence néfaste et durable sur le mouvement ouvrier américain, celui-ci étant dans une condition si détestable qu'il ne peut changer que d'une façon : en mieux.

Chicago, 20 décembre 1911.

W. Z. FOSTER.

---

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, quarante militants ouvriers ont été arrêtés et sont accusés de complicité dans les attentats.